

Alexandre Zotos

**La figure de Scanderbeg dans les lettres françaises
de la Renaissance à l'Age Classique.**

Eléments d'une bibliographie critique

Aux thèmes de Soliman, de Barberousse et d'Alger, qu'ont successivement mis en lumière Clarence D. Rouillard¹ et le professeur Guy Turbet-Delof², il y a lieu, à notre sens, de rattacher un "thème Scanderbeg", de par l'abondance des textes que le héros national albanais a inspirés, du XVI^e au XVIII^e siècle principalement³. Imaginons notre Jeanne d'Arc chantée et racontée à l'envi par l'Europe entière, avec plus ou moins de gravité ou de fantaisie, et l'on aura concrètement une idée de la fortune littéraire qui fut celle dudit Scanderbeg. Elle a son origine dans une série d'ouvrages historiques parus en Italie, au début du XVI^e siècle, auxquels celui de Jacques de Lavardin⁴, plusieurs fois réédité jusqu'au début du siècle suivant, fournit le premier écho français.

1. Voir *The Turk in French history, thought and literature (1520-1660)*, Paris, Boivin, 1938 (seconde éd., 1941), pp. 426 sq.

2. Voir *L'Afrique barbaresque dans la littérature française aux XVI^e et XVII^e siècles*, Genève, Droz, 1973, pp. 207 sq.

3. Nous ignorions, au temps où nous abordions cette étude, qu'un collègue et futur ami de l'Université de Prishtina, le professeur Ymer Jaka, préparait un doctorat sur le même sujet. De sa recherche est issu un livre - *Skënderbeu në letërsinë frënge* (Scanderbeg dans la littérature française), Prishtina, éd. Rilindja, 1990. Parce qu'il est peu accessible, et parce que sans être contradictoires, les deux approches ne coïncident pas toujours, ce livre ne nous paraît pas priver le présent travail de toute raison d'être.

4. *Histoire de Georges Castriot, surnommé Scanderbeg*, Paris, G. Chaudière, 1576. B. B. Ashcom (voir ci-après, note 6), fait état de dix éditions jusqu'à celle de 1621 (dont le privilège a été partagé entre quatre libraires), mais sans en préciser les dates successives. S'y ajoute au moins une traduction anglaise (*Histoire of George Castriot, surnamed Scanderbeg*, London, William Ponsonby, 1596). A partir de 1604, le livre inclut des tranches ultérieures de l'histoire des Ottomans, dues à la main de Nicolas Faret. Lavardin avait lui-même élargi son ouvrage jusqu'à la mort de Mahomet II, dans l'une des rééditions faites en son temps.

C'est une bibliographie, du reste —celle de G. T. Péetrovitch⁵— qui a inauguré l'étude de ce thème Scanderbeg. Quoique incomplète et peu maniable, elle demeure l'outil de base. Signalons encore, parmi les travaux de référence, l'article de B. B. Ashcom⁶, bien qu'il se limite pratiquement au domaine anglais et s'attache surtout à régler une affaire de plagiat autour de la pièce d'un certain Thomas Whincop⁷. Par ailleurs, Ashcom conclut un peu prématurément à l'extinction rapide et quasi totale du thème Scanderbeg, passé le milieu du XVIIIe siècle.

Aux études expressément axées sur le héros, il convient d'ajouter celles qui regardent l'histoire et la culture de son pays, et ce n'est pas sans fruit que nous avons consulté l'une de plus anciennes mais aussi des plus marquantes d'entre elles, due à Emile Legrand⁸. Riche de références est également le catalogue des professeurs A. Çoba et Z. Prela⁹, lesquels ont recensé, dans le fonds de la Bibliothèque Nationale de Tirana, les ouvrages anciens —antérieurs au XIXe siècle— qui ont trait à l'Albanie, ne fût-ce que par incidence.

De même, les études consacrées à l'Empire ottoman, voire à l'Empire byzantin, sont susceptibles de fournir des éléments utiles à l'approche de ce thème Scanderbeg; elles permettent, à tout le moins, d'en mesurer l'ampleur. Ainsi avons-nous croisé plus d'une fois notre héros dans l'énorme répertoire des *Turcica*¹⁰.

Du point de vue français, le thème en question relève essentiellement, pour la période considérée, de cette matière turco-mauresque et turco-barbaresque qui a inspiré tant de nos auteurs, et que les études complémentaires de Clarence D. Rouillard et Guy Turbet-Delof ont pour ainsi dire épuisée. Elles ont d'abord eu le mérite de corriger les erreurs d'appréciation de Pierre Martino¹¹, lequel a mieux reconnu la place de

5. *Scander-beg (Georges Castriota) Essai de bibliographie raisonnée*, Ernest Leroux, 1881.

6. "Notes on the development of the Scanderbeg theme", dans *Comparative Literature* (V), University of Oregon, Eugene, 1953, pp. 16-29.

7. *Scanderbeg: or Love and Liberty (...)*, London, W. Reeve, 1747.

8. *Bibliographie albanaise*, Paris, H. Welter, 1912.

9. *Albanica*, Tirana, 1965.

10. Par Carl Göllner, Bucaresti-Berlin, Edituru Academiei R.P.R. Akademie Verlag G.M.B.H., 1961.

11. *L'Orient dans la littérature française au XVIIe et au XVIIIe siècle*, Paris, 1906, et Genève, Slatkine Reprints, 1970.

l'Extrême-Orient dans les lettres françaises que celle de l'Orient méditerranéen, du moins pour la première moitié du XVII^e siècle: ignorant du courant de production qui s'y rattache, et niant, donc, une réelle curiosité des auteurs de cette époque pour le monde musulman, il en venait à considérer *Le Bourgeois gentilhomme* et *Bajazet* comme des exceptions pour leur part d'exotisme oriental¹²!

Sans doute la victoire de Lépante, en 1571, a-t-elle favorisé, par son immense retentissement, le succès de l'ouvrage de Lavardin, si elle n'en a suggéré l'idée: enfin le monde chrétien prenait dignement la relève du grand prince albanais! Il y a tout lieu de supposer, même, que les lettrés de l'époque, sinon le commun des lecteurs, ont eu aussi bien accès aux sources —italiennes surtout— que l'ami de Ronsard avoue en tête de son ouvrage. A preuve les *Essais* de Montaigne, puisque des deux allusions qu'on y trouve, avec mention expresse du héros albanais, l'une proviendrait de Paolo Giovio (Paul Jove en français), et la seconde de Lavardin¹³. Quant à d'Aubigné, les quatorze vers où il évoque ledit héros ne sont guère de nature à indiquer une source précise¹⁴. Du moins laissent-ils entendre combien la littérature consacrée à l'Empire ottoman et à son ennemi juré, le prince Scanderbeg, imprégnait les esprits du temps. Qui sait, même, si telles publications italiennes ou espagnoles¹⁵, postérieures à celle de Lavardin, ne sont pas venues s'y ajouter dans les bibliothèques françaises.

Que ce thème Scanderbeg ait pris naissance et connu son premier essor en Italie, cela se conçoit aisément: le rôle de Venise dans la lutte

12. *Ibid.*, pp. 28-40.

13. Respectivement en I, 1 et II, 39 selon Ashcom. Rouillard (*op.cit.*, p. 572, note 1), dit avoir relevé trois références à Scanderbeg, mais sans localiser les passages.

14. *Les Tragiques*, livre VII, v. 187-200. Il évoque très succinctement la fidélité de Scanderbeg à sa foi première en dépit de toutes les pressions et tentatives de corruption dont il fut l'objet, et conclut sur ces deux vers qui laissent imaginer combien l'histoire du héros était répandue: "De là tant de combats, tant de faits, tant de gloire / Que chacun les peut lire et nul ne les peut croire". Relevons au passage, enfin, ce petit paradoxe: d'Aubigné fustige ici les protestants traîtres à leur cause en leur opposant l'exemple d'un prince catholique!

15. Pour ce qui concerne ces dernières, nous renvoyons à la thèse d'Albert Mas, *Les Turcs dans la littérature espagnole du siècle d'or*, Paris, Centre de Recherches Hispaniques, 1967; la représentation du personnage de Scanderbeg chez les auteurs espagnols de l'époque considérée est expressément traitée dans le t. II, pp. 65-74.

du prince albanais contre les Ottomans, son alliance avec le royaume de Naples, l'intéressement de Rome, capitale de la chrétienté, la proximité géographique, enfin, qui dès l'Antiquité a placé l'Albanie sous le regard —et sur la route— des Italiens, tout cela créait une curiosité naturelle, sans doute, en même temps qu'un filon aussi glorieux que lucratif. Cependant, l'auteur dont Lavardin se reconnaît le plus tributaire est l'érudit albanais Marin Barlet (Marinus Barletius), "prêtre de Scutari", le tout premier biographe de Scanderbeg¹⁶. Il est fort probable, du reste, qu'il l'a lu dans la version originale, en langue latine, d'autant qu'elle a été redonnée à Strasbourg en 1537¹⁷.

De par le succès qu'elle a connu en France, du temps même de Lavardin, la chronique de Chalcondylas, l'historien athénien, mérite également d'être signalée¹⁸. Scanderbeg n'y tient certes pas une place éminente, mais l'extrême rapprochement des dates incite à se demander si l'accueil réservé au livre de Lavardin, n'a pas poussé les éditeurs à exploiter la même veine, comme si l'ami de Ronsard avait autant excité que satisfait la curiosité du public pour tout ce qui touchait à l'Empire ottoman.

Avec la chronique de Chalcondylas, le XVII^e siècle voit paraître des

16. *Historia de vita et gestis Scanderbegi Epirotarum principis*, Romae, 1508 (date approximative généralement admise). D'après Pétrovitch (*op.cit.*), cet ouvrage fut réédité en 1524 et 1537. Selon l'érudit et poète albanais Fan Stylian Noli —auteur d'un *George Castrioti Scanderbeg* (New York, 1947), que cite Ashcom— il existerait une biographie plus ancienne, due à un autre historien albanais, originaire d'Antivar, et dont il donne la référence que voici: *Scanderbegi historia (...) edita per quendam Albanensem*, Venetiis, 1480. Peut-être est-ce là l'ouvrage que Lavardin a porté au catalogue de ses lectures sous la mention "La vie de Scanderbeg dont l'auteur est incertain". Les principaux héritiers italiens de Barlet (Barleti en albanais), à savoir Paolo Giovio (Paul Jove), déjà nommé, Andrea Cambini et Francesco Sansovino, figurent également dans cette bibliographie (catalogue) dont il accompagne son livre, et qui se réduit à quelques références assez sommaires. Il inclut parmi ses sources le pape Pie II (*Aeneas Sylvius Piccolomini*), pour son *Asiae evropaeque descriptio* dont il cite un passage dans la préface.

17. Le titre change: *De vita, moribus ac rebus praecipue adversus Turcos gestis Georgii Castrioti (...)* Argentorati, apud Cratonem Mylium.

18. *Histoire de la décadence de l'Empire grec et établissement de celui des Turcs*, Paris, M. Chesneau, 1577. Une traduction en latin avait paru à Bâle dès 1556. Jusqu'en 1662 on compte au moins six rééditions françaises avec privilège partagé et des continuations par Thomas d'Artus puis Mezeray. La forme simplifiée du nom est plus usitée que la forme exacte, Chalcocondylas.

études où l'histoire de Scanderbeg tient pour le moins une place de choix. Une "Vie de Scanderbeg" est ainsi incluse dans l'*Histoire des Ottomans* de Jacques Esprinard, dont on connaît deux éditions¹⁹. A. Çoba et Z. Prela citent par ailleurs la version italienne de l'ouvrage d'un certain Georges Guillet de Saint-Georges (dit de La Guilletière), consacré à Mahomet II²⁰, qui fait une assez large part à l'Albanie et à son héros. Les deux bibliographes signalent encore, pour la même période, un ouvrage de l'historien Claude Vanel (ignoré, tout comme Guillet, de Pétrouch et de Legrand), dont le second volume a trait à Scanderbeg²¹.

Quoique moins soutenue, la tendance ne se dément pas vraiment dans le courant du XVIIIe siècle. Chez plus d'un auteur, à commencer par Voltaire, on relève des références directes au personnage de Scanderbeg. Le chapitre XC de l'*Essai sur les mœurs* est en effet consacré au héros albanais²². D'après René Pomeau, Voltaire prend ici appui sur l'ouvrage d'un certain Demetrius Cantimir, récemment traduit en français²³, où il est question, pour une part, de Scanderbeg et de l'Albanie. Sans doute eut-il aussi en main la biographie du Père Jean-Nicolas Duponcet, laquelle avait supplanté, entre temps, celles de Barlet et de Lavardin²⁴.

19. Jacques Esprinard, *Histoire des Ottomans*, Paris Marc Orry, 1600 et 1609.

20. *Histoire du règne de Mahomet II*, Paris, D. Thierry, 1681.

21. Charles Vanel, *Abrégé nouveau de l'histoire générale des Turcs (...)*, Paris, C. Osmont, 1689. Ce nouveau traité succède à ceux de Baudier (*Inventaire de l'histoire générale des Turcs*, Paris, S. Chappelet, 1617) et de Du Verdier (*Abrégé de l'histoire des Turcs*, Paris, E. Pepingüé, 1653), l'un et l'autre plusieurs fois réédités.

22. Voir Voltaire, *Essai sur les mœurs*, éd. René Pomeau, Paris, Garnier, 1963, t. I, p. 814-815.

23. *Ibid.*, p. 805, note 2.

24. Jean-Nicolas Duponcet (Père), *Histoire de Scanderbeg, roy d'Albanie*, Paris, J. Mariette, 1709. Cet ouvrage était connu de Fan Stylian Noli (*op.cit.*), qui attribue à l'auteur le mérite d'avoir le premier établi la date exacte de la mort de Scanderbeg: voir, sur ce point, A. Çoba et Z. Prela (*op.cit.*, n° 200). Nous n'avons trouvé trace d'aucune autre édition, pour le XVIIIe siècle. Du moins celle-ci fut-elle relayée par deux ouvrages d'Adrien Richer que signale Pétrouch (*op.cit.*, p. 98 et 101-102), respectivement datés de 1750 et 1786-1789: il s'agit de *Pensées ingénieuses sur les aventures de Scanderbeg*, Rouen (sans nom d'éditeur), et *Les Caprices de la Fortune (...)*, Paris, chez Guillot. Le volume III du second de ces ouvrages (dont le catalogue de la B.N. atteste une édition simultanée, chez Belin), comprend une "Vie de Georges Castriot, surnommé Scanderbeg, roi d'Albanie"; l'auteur y avoue ses emprunts à Georges Guillet de Saint-Georges et à Lavardin. Enfin, selon Legrand (*op.cit.*, n° 118 et

En quoi le livre de ce père jésuite se justifiait-il, dès lors qu'aucune source, susceptible de modifier ou d'enrichir l'histoire et la légende de Scanderbeg, n'avait été mise au jour depuis ses prédécesseurs?

Le premier avantage qu'il s'attribue lui-même, dans sa préface, au regard de l'érudit albanais, c'est... d'écrire en français, afin de mettre son livre à la portée du grand public. Il reproche en outre à Barlet de n'avoir pas été le Quinte-Curce que réclamait ce nouvel Alexandre que fut le prince Georges Castriot, de composer des harangues languissantes et d'être au fond plus "déclamateur" qu'"historien". Il trouve enfin que le chroniqueur albanais, comme lassé de son récit, en a bâclé la fin. Quant à Lavardin, il a péché, lui, par des lourdeurs, des considérations inutiles, et pour avoir suivi trop servilement son modèle. Qui plus est, sa langue, estime-t-il, a tant vieilli qu'elle rend le livre désormais peu lisible. Il en vient cependant à défendre et Barlet et Lavardin face à Henri de Sponde (le frère cadet du poète Jean de Sponde), lequel contestait la véracité de leurs écrits sur trois points particuliers... que Duponcet se garde bien, hélas, de rapporter, comme il néglige d'indiquer le lieu où Henri de Sponde avait formulé ses critiques. Enfin, malgré la circonspection qu'il affecte par ailleurs, il ne peut que reconnaître sa dette envers Barlet, et le dernier argument qu'il avance, pour légitimer son entreprise, c'est que la figure de Scanderbeg reste trop méconnue, en dépit des ouvrages du Père Caussin (voir ci-après) et d'Alexandre de Campion²⁵, dont il minimise la portée.

Outre la modernité de la langue, le Père Duponcet ne pouvait donc innover que par la mise en œuvre dramatique et l'éclairage psychologique ou moral d'une matière qui demeure inchangée. L'auteur essaie constamment d'imaginer les pensées ou les sentiments qu'appelait la situation des personnages, selon un principe de vraisemblance, de cohérence logique, ce qui n'exclut pas, quelquefois, des hypothèses multiples. Parallèlement, il agrmente son récit de réflexions ou maximes générales

221), le livre du Père Duponcet fut réimprimé coup sur coup en 1854 et 1855: sans doute la guerre de Crimée favorisa-t-elle ce regain de curiosité pour la Turquie et le personnage de Scanderbeg. Ymer Jaka (*op.cit.*, p. 151, note 357) rapporte la seule réédition de 1854, publiée à Liège, mais précise que le titre en est devenu: *Exploits héroïques de Scanderbeg, roi d'Albanie*.

25. Auteur d'un livre imité de Plutarque (*Les Hommes illustres*, Paris, A. Courbé, 1657), où Scanderbeg a sa place.

touchant les comportements humains et l'exercice du pouvoir, un peu à la façon de Tacite. S'arrêtant, par exemple, sur la barbarie de Mahomet II, il en tire cette double conclusion: qui se laisse aller à de telles cruautés, déchoit moralement de sa dignité de prince, et commet de plus une faute politique, engendrant lui-même la plus farouche des résistances à son autorité, car à l'extrême violence répond tôt ou tard une extrême violence, et une fois révoltés, les opprimés préféreront assurément mourir les armes à la main plutôt que par le châtement d'aussi impitoyables bourreaux²⁶.

Quant au fond, les spécialistes y trouveront naturellement à redire, tant l'historien demeure homme d'Eglise soucieux de témoigner de la Providence divine (il voit dans la mort de Mahomet II une intervention de Dieu), tant il idéalise les rapports entre Scanderbeg et la Papauté, et tant il témoigne d'indulgence à l'égard de la politique de Venise. Du moins reconnaît-il le rôle décisif du héros albanais dans le destin de la chrétienté, puisque le mérite lui revient, en définitive, d'avoir brisé l'élan de Mahomet II et ruiné ainsi son rêve de passer en Italie. Il assure même, à ce propos, que le pape Sixte IV se crut à ce point menacé, en apprenant la mort de son protecteur, qu'il se prépara d'ores et déjà à fuir vers la France.

Hormis ce didactisme, ce souci d'édification parfois un peu trop sentencieux, on a là un livre nullement ennuyeux, d'un style assez aisé, qui allie en somme les charmes du romanesque à ceux de l'histoire.

Déjà présente dans les études historiques, on conçoit que l'exégèse morale et religieuse ait produit des œuvres particulières: Scanderbeg entre dans la galerie des grands exemples sur lesquels s'appuient les discours et traités de vertu ou les sermons religieux. En ce domaine, cependant, la production française n'est pas très abondante. mais on a lieu de croire, là encore, que tels écrits étrangers l'auront complétée.

En l'état actuel des recensements, on ne trouve guère à citer, pour le XVI^e siècle, qu'un ouvrage (apparemment perdu, hélas) de Belleforest, signalé par Pétrovitch²⁷, et les poèmes de Ronsard, Florent Chrestien et

26. Voir Jean-Nicolas Duponcet (Père), *op.cit.*, p. 484-485. On reconnaît là un argument que reprendra Montesquieu dans ses *Lettres persanes*.

27. *Op.cit.*, p. 30-31. Il s'agissait des *Harangues militaires des guerres des Turcs contre les chrétiens*, Francfort, 1575.

Amadis Jamyn, qui prolongent la préface de Lavardin. Les exploits du duc de Mercœur, dans sa campagne de Hongrie, à la tête des troupes chrétiennes²⁸, ne sont certainement pas restés sans écho, ici ou là, dans le siècle suivant. C'est du moins ce que laisse préjuger l'oraison funèbre que François de Sales prononça en son honneur. *La Cour Sainte*, du Père Nicolas Caussin²⁹, en offre un gage plus sûr encore: d'après le seul catalogue de la B.N., cet ouvrage a fait l'objet d'une vingtaine d'éditions entre 1624 et 1674, dont une en anglais et une autre en allemand. Legrand signale en outre une édition de 1657, absente de ce catalogue³⁰. Notons enfin que les lieux d'édition varient entre Paris, Lyon, Rouen et Bruxelles. Si le chapitre intitulé "G. Castriot" est des plus brefs, le "support publicitaire", on le voit, lui assurait une belle diffusion.

Pétrovitch ignore ce texte du P. Caussin mais signale, en revanche, une harangue de Georges de Scudéry, intitulée "Scanderbeg à ses capitaines" et publiée dans ses *Discours politiques des rois*³¹.

Centré sur la "trahison" de Scanderbeg, ce discours ne va pas sans quelque paradoxe, délibéré peut-être. L'auteur, en effet, développe assez complaisamment les arguments susceptibles de justifier le choix du prince albanais, pour brusquement les déclarer irrecevables. Or la défection de Scanderbeg avait toujours été, dans le passé, expliquée et racontée à son avantage: on rappelait les traîtres procédés dont le sultan Amurat (ou Amurath, alias Mourad II) avait usé le premier à l'encontre des Castriot et de l'Albanie; l'on insinuait même que la faveur de Scanderbeg, fondée surtout sur sa popularité dans l'armée, lui avait attiré dès

28. Voir C. D. Rouillard, *op.cit.*, p. 78-79, notes 1-7. Voir également l'article de Jacques Hennequin "Le duc de Mercœur d'après son oraison funèbre par François de Sales", dans *Héroïsme et création littéraire sous les règnes d'Henri IV et de Louis XIII*, Paris, Klincksieck, 1974, pp. 183-194.

29. Nous avons consulté cet ouvrage dans l'édition de 1662 (Lyon, J. Grégoire). Le texte se trouve au chapitre "Les Cavaliers", pp. 299-304 (marquées 249 et 254). Pour la mention de François de Sales, voir *Œuvres complètes*, Annecy, J. Nierat, 1896, t. VII, p. 428.

30. *Op.cit.*, n° 66.

31. Le catalogue de la B.N. indique de nombreuses rééditions depuis 1647. Nous renvoyons à celle de 1682 (Paris, Vve Robin), où le texte figure aux pp. 359-384. Sur l'ouvrage et le thème abordés ici, voir Rosa Galli Pellegrini, "Le Prince selon Georges de Scudéry", dans la revue *XVIIe siècle*, n° 130 (janvier-mars 1981), pp. 36-51, et Eveline Dutertre, "Le Roi et la royauté dans le théâtre de Scudéry", dans *Thèmes et genres littéraires aux XVIIe et XVIIIe siècles*, Paris, PUF, 1992 (Mélanges offerts à J. Truchet), pp. 367-377.

avant sa désertion une sourde hostilité de la part de son prétendu bienfaiteur. Et selon les mœurs bien connues de la cour ottomane, sa disgrâce serait venue tôt ou tard, de toute façon. En reniant son allégeance, Scanderbeg ne faisait donc que prévenir le reniement futur du sultan, sans parler de ses déloyautés passées. S'agissant, enfin, de la conduite à tenir envers un "incroyant", la fidélité à la "vraie religion" pouvait et devait l'emporter sur toute autre considération, au regard même des consciences chrétiennes les plus exigeantes.

Telles sont donc les justifications que Scudéry accorde, dans un premier temps, à Scanderbeg, mais qu'il juge finalement insuffisantes au nom de cette vertu royale par excellence qu'il exalte, visiblement, en réaction contre les principes de Machiavel: le respect de la foi jurée. D'après la table des matières, cette dissertation est en effet placée sous la rubrique "Que la foi doit être inviolable entre les Princes". Scudéry maintient même cette loi jusque dans une rubrique parallèle, intitulée "Si l'on peut manquer de foi à ceux qui en manquent les premiers": le bon prince n'a pas à traiter le mauvais prince comme il en a été traité lui-même. Aussi le co-auteur d'*Ibrahim* en vient-il à trancher le cas de Scanderbeg par cet avis pour le moins alambiqué, s'il ne tient du sophisme ou du paralogisme:

Mais je le dis encore une fois, sans l'intérêt de la Religion, toute gloire de ses dernières actions ne ferait point excuser la première. Il n'y a que cette considération, selon mon sens, qui puisse le justifier: car tourner casaque sur le point d'une bataille, feindre de fuir par faiblesse et fuir par trahison, et aider à défaire des troupes qu'il commandait, sont des choses si odieuses qu'elles ont besoin de toute l'importance du christianisme pour pouvoir trouver un prétexte assez spécieux pour les excuser³².

De façon non moins paradoxale, Scudéry ajoute à l'objection de principe un dernier argument parfaitement contingent et subjectif pour

32. Georges de Scudéry, "Scanderberg à ses capitaines", dans *Discours politiques des rois*, Paris, Vve Robin, 1682, p. 383-384. Toute préoccupation philologique étant exclue de ce travail, nous avons choisi de moderniser l'orthographe et la ponctuation des textes cités. S'agissant d'*Ibrahim*, voir ci-après, note 34.

condamner la conduite de Scanderbeg: il s'est rangé du côté du roi d'Aragon, dans les affaires du royaume de Naples, se posant ainsi en ennemi de la France!

L'œuvre la plus importante, et la plus connue, dans le domaine de la fiction narrative³³, demeure la première du genre, à savoir le *Scanderberg* d'Urbain Chevreau³⁴. Les détails livrés le plus souvent par la bouche même du héros concernant la famille des Castriot et le conflit albanoturc, confèrent à ce roman une relative dimension historique. A ces éléments, qu'appelait et légitimait l'intrigue principale, s'ajoute une longue digression sur les origines et le développement de l'Empire ottoman³⁵, comme si Chevreau n'avait fait que plaquer sur le récit une partie de la documentation dont il s'était prémuni, et qu'il n'a pas su intégrer à la texture romanesque.

Le récit des aventures de Scanderbeg est entrecoupé, comme dans tout roman de l'époque, d'histoires intercalaires où l'auteur affabule plus librement encore, et qui tendent surtout à créer des effets dilatoires ou des recoupements, conditions nécessaires du plaisir romanesque, pour autant qu'ils maintiennent le lecteur dans l'euphorie de la surprise et du mystère. Cela nous vaut d'être transportés en Sardaigne presque tout au long de la seconde partie: la présence et l'action de Scanderbeg contribuent à rétablir dans l'île l'autorité d'Euryclès, le prince légitime,

33. Il est fort étonnant que l'aventure de Scanderbeg n'ait pas inspiré de poème épique en langue française. On ne relève, dans le genre, que le *Scanderbegus Poema*, épopée latine du Père Bussière (Lugduni, sumptibus L. Anisson et J. B. Devenet, 1656). L'histoire y compose, bien sûr, avec les lois du genre épique, et le combat d'un petit pays contre une puissance conquérante le cède devant l'affrontement personnel entre leurs champions respectifs, Scanderbeg et Amurat. Ce bel exercice d'érudit s'agrémente enfin de détails de la pure invention de l'auteur.

34. Urbain Chevreau, *Scanderberg*, Paris, Toussaint Quinet et Nicolas de Sercy, 1644. Nos renvois sont précédés d'un chiffre romain suivi d'un chiffre arabe, indiquant la partie puis le livre concernés. Signalons encore, pour le domaine romanesque, l'*Histoire Nègrepontique* de Pierre de Boissat (Paris, Toussaint du Bray, 1631), dont le héros n'est autre qu'Alexandre Castriot, "l'arrière-neveu de Scanderbeg", et où l'épopée de son illustre aïeul se trouve brièvement évoquée. L'ombre de Scanderbeg passe également, mais de façon très fugitive, dans le *Polexandre* de Gomberville (Paris, Augustin Courbé, 1637-1641) et dans *Ibrahim, ou l'illustre Bassa* (Paris, A. de Sommerville, 1641), que Madeleine de Scudéry écrit en collaboration avec son frère Georges.

35. Urbain Chevreau, *op.cit.*, I, 4, pp. 450 (marquée 498) sq.

dont le trône a été usurpé par sa tante, dénommée Stratonique.

Certes —romanesque oblige, là encore— l’auteur a mis en scène un héros amoureux, mais sans donner outre mesure dans la convention. Le sentiment qui lie Scanderbeg à son Arianite et les épreuves attachées à cet amour occupent une place relativement réduite, comme si Chevreau avait craint d’affaiblir le prestige guerrier de son héros. Grand stratège et grand capitaine, Scanderbeg fait aussi figure de sage, distribuant autour de lui force leçons et conseils. A la belle vigueur physique du soldat répond, dans les conversations, une sérénité d’esprit qui suggère l’idée d’un homme parvenu à un âge déjà mûr³⁶. Si le roman héroïque, au-delà de 1640, a toujours les faveurs du public et garde encore du souffle, il apparaît en l’occurrence dans une forme quelque peu tempérée, telle que Chevreau la revendique, du reste, dans son “Avertissement au Lecteur” : il déclare avoir délibérément choisi d’allier, en son héros, l’homme de guerre, le lettré et le philosophe, refusant et les longueurs des romans fleuves de l’époque, et l’in vraisemblance de certaines prouesses attribuées à Scanderbeg, selon la tradition légendaire :

(...) il ne fait ici que ce qu’un autre peut faire ailleurs; et quoique l’Histoire nous assure qu’il ait tué deux mille Turcs de sa main et qu’il en ait fendu quelques-uns par la moitié, j’ai voulu m’en taire, et n’ai pas jugé fort à propos d’en parler, puisque son cimeterre ne s’appelle ni Flamberge ni Durandal.

Incarnant toutes les vertus, donc, Scanderbeg est amené à justifier sa rébellion, mais notons ici que Chevreau, à la différence de Scudéry, évoque non pas un conflit entre souverains; il traite, plus précisément, de la désobéissance d’un pseudo-sujet ou d’un pseudo-vassal envers son suzerain, selon une impeccable casuistique :

En un mot, il (Amurat) n’était point mon souverain, je n’étais point son sujet, je ne le soulageais ni par inclination ni par devoir, et si je n’étais pas ouvertement son ennemi, c’est que je n’étais pas libre, et que l’exécution de mon dessein

36. Ces caractéristiques sont clairement illustrées par le portrait que vient à faire de lui le gentilhomme sarde Oranzar, protagoniste d’une des histoires secondaires (*ibid.*, II, 5, pp. 3-5).

dépendait plus de l'occasion que de mon courage. Je n'étais pas obligé de lui garder la foi que je ne lui pouvais donner, pour ce que je la devais à ma Patrie; j'étais Epirote et non pas Turc, je devais donc plus à ma nation qu'à la sienne, cet effort était plus beau que mon esclavage, et ma fidélité n'était pas si honnête que mon artifice³⁷.

Bien qu'il ne remonte guère à la "vie antérieure" de Scanderbeg, Chevreau ne laisse de jouer de l'attrait exotique et des résonances philosophico-religieuses, voire politiques, dont les échanges entre les mondes chrétien et musulman étaient susceptibles. Il met en scène divers personnages secondaires qui, à un moment de leur vie, ont passé la barrière, tel Eléazar, le prince de Bulgarie, élevé lui aussi à la cour du sultan, sous le nom de Iussunberg; les neveux même de Scanderbeg, Amèse et Golème, après s'être battus pour lui, perdent la tête et se laissent séduire par les Turcs; Oranzar, le gentilhomme sarde, est amené, sans l'avoir voulu, à guerroyer au côté des Turcs, en attendant une occasion propice pour rentrer au pays, et il y rentre, en effet, après dix ans d'absence, grâce à... un Turc, son ami Omar, le fils du gouverneur de Thessalie! Arraché à sa terre natale, Euryclès, rebaptisé Jacup, devient le favori du Bassa Machmut... lequel l'invite à accompagner Oranzar, lors de son retour en Sardaigne. Chose plus piquante encore, cet Euryclès-Jacup, ignorant son origine, accepte de mauvaise grâce, préférant aller au siège de Croie³⁸ pour en découdre avec Scanderbeg. Il se trouve être, pourtant, l'héritier légitime du trône de Sardaigne, ce qu'Oranzar apprend de la bouche d'Omar³⁹. Non moins rare, enfin, est l'aventure de Stanise, le frère de Scanderbeg: non seulement il revient à sa foi première, mais suscite en outre la conversion d'Osman, son rival et ami turc, avec qui il partage le cœur de la belle Anaxarette⁴⁰.

Cet héroïsme atténué (point trop de prouesses épiques), et ce romanesque tout aussi mesuré (point trop d'épreuves sentimentales),

37. *Ibid.*, I, 3, p. 278-279.

38. Il s'agit de la Kruja d'aujourd'hui, alors capitale du "royaume" de Scanderbeg. Sa résistance aux assauts des Ottomans est restée légendaire.

39. Urbain Chevreau, *op.cit.*, II, 5, pp. 73-107.

40. *Ibid.*, II, 6, pp. 272 sq. et 311.

auxquels aspirait Urbain Chevreau, vont en se dégradant littéralement dans les *Mémoires du sérail* de Madame de Villedieu⁴¹: signe premier de cette tendance, le nom même de Scanderbeg ne figure plus dans le titre. Le thème se réduit à une simple “turquerie” où reviennent, diversement nuancés, les poncifs du genre: jalousies, cruautés (mentales plus que physiques), intrigues où des eunuques jouent les intermédiaires, exaspération des passions féminines dans le confinement du sérail, excès des mâles ardeurs propres au tempérament et aux mœurs de la nation turque, selon la typologie habituelle. Tout cela, cependant, se déroule sans violence réelle, hormis l’exécution soudaine de Scanderbeg qui, par une sorte de correspondance, coupe court au récit lui-même! Bref, l’héroïsme s’efface ici devant les jeux de l’amour, mais le romanesque sentimental baisse lui aussi de ton: la passion sublime le cède, comparativement, à des aventures assez prosaïques.

Affectant un remords de pure convention, l’auteur feint de condamner ce parti-pris de frivolité, ou plutôt de s’en justifier, par l’entremise du faux eunuque Calcédon: ami et confident de Scanderbeg, il lui rappelle l’exemple d’Alcibiade pour lui prouver que les occupations amoureuses ne sont pas incompatibles avec les grands desseins auxquels il se doit⁴². Nous voilà tous quitte, après cela —auteur et lecteurs— du côté des sentiments et devoirs patriotiques! La mise en règle au regard de la religion n’est pas moins expéditive; l’auteur s’en débarasse d’emblée, dans les mêmes pages:

J’ai été instruit dans votre Loi, bien que Servilie qui est chrétienne (elle est en effet la fille du roi de Serbie), se soit opposée à ce changement de religion. En apparence, je fais les fonctions de mahométan, mais en secret, j’ai retenu la foi de mes pères.

41. Madame de Villedieu, *Mémoires du sérail*, Paris, C. Barbin, 1670. Cette édition, qui ne comprend que trois livres, est présentée comme une “traduction arabe” due à “feu Monsieur Des-Champs”. Le titre imprimé en est *Mémoires du Sérail sous Amurat Second*. Le catalogue de la B.N. atteste une réédition de 1671, toujours anonyme, mais sans les fausses références de 1670, puis une autre, de 1673, augmentée d’un quatrième livre. On saute ensuite à des éditions en œuvres complètes. Nous renvoyons ici au tome VI de celle de 1720 (Paris, Compagnie des Libraires).

42. *Ibid.*, livre I, pp. 13-16.

Ces prestes et sèches précautions étant prises, l'amour à l'orientale peut se donner libre cours, le héros fréquente impunément tous ces "infidèles" auxquels il a affaire; il va jusqu'à exercer ses malices d'amant ingénieux aux dépens de ce pauvre Amurat qui, malgré l'éclat final, ressemble parfois à un berné de comédie. La réalité historique est si indifférente à Madame de Villedieu, qu'elle ignore Donika, la fille du prince Georges Arianit, qu'épousa Scanderbeg, et fait naître celui-ci d'un prétendu Ivain Castriot, bien que l'hypothèse d'une origine slave eût dès longtemps été démentie; mais donner à son père ce prénom hybride, moitié Yvain, moitié Ivan, le rendait à la fois plus proche et plus exotique, donc plus romanesque, sans doute. Quant aux ressorts dramatiques — déguisements, méprises, conversations que l'on surprend, quiproquos, histoires annexes qu'on lit ou qu'on se raconte — ils n'ont rien d'original, et ce roman ne vaut, en définitive, qu'au titre de document socio-littéraire, en considération de sa date et de son auteur: certes, il n'a rien de franchement licencieux, mais la fidélité amoureuse n'y est pas une vertu inflexible — cela sous la plume d'une dame! — et de facétieux, l'enjouement se fait quelquefois irrespectueux, presque libertin⁴³.

Galanteries toujours, mais sur un mode qui se veut tendre et pathétique, c'est ce que propose à son tour Mademoiselle de La Roche-Guilhem dans sa longue nouvelle *Le Grand Scanderberg*⁴⁴. Elle était pareillement tenue, cependant, de justifier les faiblesses amoureuses de son héros au regard de l'image de force, de virilité et de majesté qui lui restait attachée par le témoignage ineffaçable de l'histoire, sinon par le souvenir des fictions antérieures. Elle s'acquitte de façon tout aussi cavalière que Madame de Villedieu de ce tribut à payer à la vraisemblance et à la bienséance, dans un avis "Au Lecteur" signé de l'éditeur:

43. Voir en particulier la mésaventure d'Amurat que Scanderbeg a jeté à son insu dans les bras d'Ombrados, l'esclave nègre en mal d'amour (pp. 71 sq.). Plus loin (p. 162), nous lisons ceci: "Amurat était vieux, trop amoureux et trop jaloux aussi, pour mériter que Servilie eût de la constance pour lui". Comme Ombrados, Elimais n'a nulle honte d'avouer ses désirs (p. 451), cependant que Thamar sacrifie Musulman à son ambition sans le moindre scrupule (p. 249). Et ce ne sont pas là les seules immoralités de tout ce très hédoniste petit monde.

44. Anne de La Roche-Guilhem, *Le Grand Scanderberg*, Amsterdam, P. Savouret, 1688. (Le nom de l'auteur est parfois orthographié "La Roche-Guilhen"). A. Çoba et Z. Prela (*op.cit.*, n° 184) signalent une réédition datée de 1692. Il y en eut une autre, à La Haye, chez Jean Swart, en 1711.

celui-ci rappelle les exemples de plusieurs grands héros, tels Hercule, Alexandre ou César, et même du dieu Mars, qui n'en ont pas moins beaucoup accordé et sacrifié à l'amour.

Selon toute vraisemblance, Mademoiselle de La Roche-Guilhem n'a pas ignoré l'œuvre de sa devancière, ce qui, du reste, ne l'empêchait nullement de s'en libérer, vu les commodités du genre, et de faire ainsi la preuve de son originalité, le mot étant à prendre, bien entendu, au sens de différence et non pas de qualité inédite! Qui sait, même, si elle n'a pas sciemment distillé quelques vagues souvenirs du roman de Madame de Villedieu pour bien montrer, justement, que l'existence de ce roman, qu'elle ne pouvait ingérer, ne la gênait en rien, ne la privait aucunement de toute possibilité d'innover. Ici et là, en effet, on trouve un personnage du nom de Musulman faisant même fonction de grand jardinier (ou *bostangi-bassi*); on soupçonne d'autant plus volontiers un jeu de démarcation que de fidèle ami et confident de Scanderbeg qu'il est chez Madame de Villedieu, il en devient le très méchant rival chez Mademoiselle de La Roche-Guilhem. Autre croisement, volontairement brouillé, cette dernière reprend, mais en l'accolant à un chef de janissaires, le nom dont l'autre affublait une sultane: d'Hercoli, on passe à Hercolide.

Peut-être parce qu'elle était huguenote, l'auteur, nous l'avons dit, cultive une galanterie plus sage et plus morale que celle de Madame de Villedieu. Elle s'en distingue également au plan de l'intrigue, en révisant la distribution et l'importance des rôles. La fiancée de Scanderbeg, appelée Arianisse, se trouve ici au cœur des événements, racontant longuement ses épreuves⁴⁵, d'où la plus large place qu'occupe aussi son père, appelé Aranit⁴⁶. Par ailleurs, l'auteur développe une seconde aventure amoureuse entre Amisse, la jeune sœur du héros, et le prince Thopia, nom que portait en effet l'une des familles nobiliaires de l'Albanie médiévale⁴⁷. Enfin, à la différence du roman de Madame de Villedieu, la scène est ici à Croie (ou Croye). Mais pas plus que sa devancière, Mademoiselle de La Roche-Guilhem ne recherche l'aura des exploits guerriers ou ne se préoccupe des faits historiques; elle ajoute même aux omissions des déformations aussi vaines qu'arbitraires, d'une étoffe et

45. *Ibid.*, pp. 157-175.

46. *Ibid.*, pp. 88-113 et 175-177.

47. *Ibid.*, pp. 115 sq.

vertu romanesques moins probantes, à nos yeux, que la simple réalité historique. Flagrante, à cet égard, est la version qu'elle donne du retour de Scanderbeg dans sa patrie pour y prendre la tête de l'insurrection: ce n'est pas l'appel du sang et de la foi qui le décide à se retourner contre Amurat, au moment de la campagne menée contre Hunyade, le prince de Hongrie, mais la volonté du sultan de l'éloigner du pouvoir en l'expédiant vers un front de l'Asie, après une hypocrite promotion au titre de commandant des janissaires⁴⁸.

Cet affaiblissement de l'idéal héroïque ne s'opère pas pour autant au bénéfice de la psychologie, réduite aux clichés les plus secs et les plus conventionnels. La même pauvreté affecte la composition: tout tient en trois récits rétrospectifs —de Scanderbeg, de Thopia et d'Arianisse— assortis de quelques phases d'action qui nous ramènent à l'heure présente. Celui de Thopia fait même digression par rapport à l'histoire centrale; l'effet dilatoire est obtenu de façon gratuite, artificielle. Ultime gaucherie, enfin, Scanderbeg et Thopia en viennent à se faire part de détails utiles, certes, à l'information du lecteur, mais que l'un et l'autre sont censés ne pas ignorer, de par leurs propres aventures.

On a là l'ultime preuve, en somme, du goût persistant du public pour les histoires turques, puisqu'une nouvelle aussi faible était à même de se vendre, et puisqu'une "écrivante" aussi médiocre que Mademoiselle de La Roche-Guilhem —forcée de vivre de sa plume en son exil d'Outre-Manche⁴⁹— était pour le moins à même d'en composer une qui répondit à l'attente des lecteurs, jusqu'à faire l'objet d'une double traduction anglaise⁵⁰. On en vient à se demander, du coup, si ce succès ne tenait pas, pour une part, à son prestige de femme de lettres initiée aux salons parisiens, ce qui, parmi les beaux esprits londoniens, la posait sans doute en représentante de la fameuse "culture française". De fait, elle ne s'en tiendra pas à cette nouvelle sur Scanderbeg: elle abordera de même le

48. *Ibid.*, p. 81 et 87.

49. Pour la vie et l'œuvre de cet auteur, voir Alexandre Calame, *Anne de La Roche-Guilhem, romancière huguenote, 1644-1707*, Genève, Droz, 1972.

50. Elles sont signalées par Legrand (*op.cit.*, n° 81 et 89), et Ashcom confirme qu'elles ne sont pas de la même main; on a d'abord *The Great Scanderberg, a novel done out of French* (London, R. Bentley, 1690), et *Scanderberg the great, translated from the french original* (London, J. Watts, 1721). Cette dernière version a été redonnée en 1729, par le même éditeur.

thème Soliman, en 1697, dans son *Histoire des favorites*⁵¹ qui comprend un récit intitulé *Roxelane, sous Soliman II empereur des Turcs*.

De même que Madame de Villedieu avait ouvert plutôt que fermé le chemin à Mademoiselle de La Roche-Guilhem, les écrits de l'une et de l'autre n'étaient pas de nature à prévenir, bien au contraire, le roman publié en 1732 par un certain Chevilly⁵².

A son tour, en effet, ce dernier se permet une double allusion — sur un ton badin, avec l'air de ne pas se prendre au sérieux — à l'auteur des *Désordres de l'amour*, comme pour mieux signaler, lui aussi, ses innovations. Celles-ci consistent d'abord à remplacer le nom de Servilie, par celui de Mélice et à faire de Scanderbeg l'amant d'Alzélide, princesse de Bulgarie, initialement appelée Balbirca⁵³. Agé de seize ans, à peine, le héros esquisse d'abord une idylle avec Mélice, la future favorite du sultan, dont l'ambition prend vite le dessus sur ce premier amour. Elle n'en reste pas moins tendrement attachée à Scanderbeg, se dévouant tout entière à sa cause. Quelquefois, même, le souvenir de leurs amours quasi enfantines lui revient si fort qu'elle semble couvrir des regrets, comme ressaisie de son ancienne flamme⁵⁴.

A noter encore, parmi les variantes, le rôle accordé à la sœur de Scanderbeg, dénommée Caride, tandis que Cair, le prince albanais à qui on l'a promise, est curieusement laissé dans l'ombre.

Le roman se distingue enfin par une nouvelle version du "revirement" de Scanderbeg.

Avant de rencontrer Alzélide et d'apprendre les dangers que court sa sœur Caride, longtemps présumée morte, il n'a nullement conscience des devoirs et du destin qui l'attendent. Avec le temps, le souvenir de ses origines s'est estompé, il s'estime lié au sultan auquel il doit sa brillante carrière⁵⁵. Jamais, dans les récits antérieurs, Scanderbeg n'apparaissait

51. Anne de La Roche-Guilhem, *Histoire des favorites*, Amsterdam, P. Marret, 1697.

52. Chevilly, *Scanderbeg ou les aventures du prince d'Albanie*, Paris, C. J. B. Delespine, 1732, 2 vol. (D'où la distinction, dans nos références, entre t. I et t. II.) On ne connaît de lui que ce seul ouvrage et son prénom n'est donné nulle part.

53. On trouve aussi l'orthographe Balbirka. Pour les allusions au roman de Madame de Villedieu, voir *ibid.*, t. I, p. 40-41 et t. II, p. 180-181.

54. *Ibid.*, t. II, pp. 31-41 et 180-187.

55. *Ibid.*, t. I, pp. 48-50.

d'abord aussi étranger à son passé; il regardait d'emblée le sultan comme son ennemi et n'attendait que l'occasion et les moyens d'agir selon sa conscience. Certes, Chevilly ne lui fait pas expressément oublier la foi chrétienne dans laquelle il est né; à preuve, les soupçons du Muphti⁵⁶, si tardifs soient-ils, et l'obstacle religieux qui compromet son mariage avec Alzélide, comme celle-ci le rappelle au début⁵⁷, mais reste que l'éclosion du héros est relativement différée.

C'est donc sa passion pour Alzélide mais aussi l'amour qu'il voue à Caride qui réveillent Scanderbeg: la reconquête de l'Albanie n'est pas seulement voulue par le devoir patriotique et religieux; elle est aussi le moyen d'obtenir du sultan la libération de sa sœur: c'est la condition qu'il met, en effet, au maintien de la suzeraineté ottomane sur son pays⁵⁸.

Aussi le roman s'arrête-t-il à la prise de Croye par Scanderbeg: pour les hauts faits ultérieurs, Chevilly nous renvoie négligemment au témoignage des historiens. C'est dire qu'ici, comme dans les deux fictions précédentes, les jeux sentimentaux prédominent. Toutefois, Chevilly puise plus volontiers dans la matière historique, si déformée soit-elle: il fait apparaître le père de Scanderbeg —présence modeste mais inédite⁵⁹— place une allusion au frère cadet, quoique sans le nommer⁶⁰, évoque subrepticement le rôle de Venise dont il semble excuser le timide engagement en insistant sur l'importance du soutien en argent accordé aux Albanais⁶¹, rappelle à plusieurs reprises les diverses campagnes d'Amurat, tant en Asie qu'en Europe centrale⁶², et ne suscite, enfin, aucune rivalité amoureuse entre Scanderbeg et ledit Amurat. Le seul intérêt politique dicte la conduite du sultan envers son "protégé": il ne l'élève à la dignité de "Vizir du Banc" que pour mieux le détourner de venger sa famille et sa patrie... tout en l'exposant à de plus grands dan-

56. *Ibid.*, t. II, pp. 31-51.

57. *Ibid.*, t. I, pp. 117-120, et t. II, p. 25 où l'auteur écrit: "Elle eût bien désiré d'avoir pour mari le prince d'Albanie, mais elle ne pouvait consentir à épouser Scanderberg comme Turc, quels que fussent ses honneurs et ses richesses".

58. *Ibid.*, t. II, p. 207.

59. *Ibid.*, t. I, pp. 1-16.

60. *Ibid.*, t. I, pp. 154-156.

61. *Ibid.*, t. II, p. 341 et p. 396.

62. *Ibid.*, t. I, pp. 210-212, pp. 221-222, pp. 351-361, et t. II, pp. 3 sq., 216-221 et 307-314.

gers⁶³. Certes, il serait plus sûr de liquider, purement et simplement, cet ennemi en puissance que dénonce le Muphti, mais il est trop populaire dans l'armée, comme elle l'a fait voir lors de son emprisonnement, accusé qu'il a été par Haly Sinan, le gouverneur de Croye, de préparer en secret le soulèvement de l'Albanie⁶⁴. Le roman s'achève, enfin, sur un échange de lettres qui obéit pour le moins à la loi de vraisemblance, puisque tel est l'usage des rois et hommes d'Etat, dans leurs négociations.

Au nom de la loi de bienséance, cependant, l'auteur atténue, d'une certaine façon, la rigueur de l'affrontement entre les deux protagonistes. La cruauté et la fourberie d'Amurat et des Turcs en général sont contrebalancées par certains signes de noblesse et de magnanimité, ce qui maintenait la dignité des personnages et la moralité du récit. De même, la rébellion de Scanderbeg n'exclut pas des témoignages persistants de sa loyauté, car il s'agit toujours de gommer jusqu'à l'apparence d'une trahison, ou plutôt d'une approbation des principes machiavéliques. Aussi propose-t-il au sultan de traiter d'égal à égal, dans un esprit d'amitié et selon la vieille tradition chevaleresque. Mais comme l'avait fait Chevreau, Chevilly ne manque pas pour autant de légitimer avec force le retournement de Scanderbeg, quitte à présenter Amurat sous l'image double et quelque peu contradictoire du généreux monarque et du sultan tyrannique. C'est le second que vise le héros albanais dans sa proclamation d'indépendance, empreinte d'une belle fermeté :

Mes peuples, ainsi que moi, fatigués d'un indigne esclavage, ont secoué pour toujours le joug des sultans. Si Amurat me déclare la guerre, les Albanais préféreront la mort à ses fers. Ainsi, qu'il n'attende de nous qu'un sang qui lui coûtera cher à verser⁶⁵.

63. *Ibid.*, t. I, pp. 222-223.

64. *Ibid.*, t. II, pp. 87-92.

65. *Ibid.*, t. II, p. 401. On retrouve là le ton cinglant dont use Scanderbeg à l'adresse d'Amurat, dans le roman de Chevreau (*op.cit.*, I, 3, pp. 289-292). Qu'on en juge par le résumé de ces trois pages: le sultan ayant fait savoir qu'il hait mortellement les ingrats, le prince albanais lui rétorque qu'il devrait en conséquence tourner cette haine d'abord contre lui-même, vue la manière dont il a fait périr ses frères; et quand ledit sultan lui rappelle la mansuétude dont il a fait preuve à l'égard des habitants de Sfétigrade, Scanderbeg en prend acte quoique, observe-t-il, "après beaucoup de méchancetés, la clémence soit une cruauté

C'est là ce qu'il déclare à sa sœur, et dans une lettre adressée au sultan, il affirme encore:

Né prince, et indépendant de toutes puissances étrangères, tu ne dois point être étonné que l'amour de la liberté m'ait fait secouer un joug pour lequel je n'eusse pas dû voir le jour. N'attribue donc point à la perfidie ce que tu eusses fait ainsi que moi, si le Ciel t'eût fait naître en ma place. Je laisse à ta vertu à me justifier dans ton cœur⁶⁶.

Le mystère qui entoure ledit Cheville autorise à penser qu'il s'agissait d'un lettré qui, par goût des romans anciens et modernes dont il était imprégné, s'est piqué d'en composer un dans un genre consacré —celui des “histoires turques”— en continuant à la fois la tradition galante issue de Madame de Villedieu et celle des romans d'aventures de la première moitié du XVII^e siècle. Les récits de Fatime et d'Alzélide, en particulier, ressuscitent le monde des corsaires et des brigands; ils promènent le lecteur entre Alger, Tunis, la Phénicie, l'Arabie et la Caramanie, le font aller de rapt en substitutions d'enfants. Au tout début du roman on assiste même à un combat singulier après envoi de cartels entre le prince tartare Ozerakan et Scanderbeg⁶⁷. Ce sont là les traits les plus visibles mais le texte en fournit d'autres, jusque dans la deuxième partie. C'est la preuve, si besoin était, après le témoignage des *Confessions* de Rousseau, que la vogue des vieux romans d'aventures n'était pas encore éteinte à cette époque-là. Aussi ne s'étonne-t-on pas non plus de la publication quasi simultanée d'une autre histoire turque où passe, brièvement, la figure de Scanderbeg: elle est due à Madame de Gomez, laquelle s'offrit en outre le “plaisir à Gomberville” d'écrire et publier une suite de *La Jeune Alcidiane*⁶⁸.

lassée”; quant aux villes, enfin, qu'Amurat ose lui réclamer, il répond tout net “vous n'aurez jamais de terre dans l'Epire que ce qu'il en faudra pour la sépulture de vos gens et de [sic] la vôtre”.

66. *Ibid.*, t. II, p. 403.

67. Voir *ibid.*, t. I, pp. 25-43.

68. A. Çoba et Z. Prela (*op.cit.*, n° 212) font état de ses *Anecdotes, ou histoire secrète de la Maison ottomane*, Amsterdam, 1722, où l'on trouve une brève évocation historique et littéraire de Scanderbeg. La continuation de *La Jeune Alcidiane* est de 1735.

Si le roman de Chevilly trahit sa date, malgré tout, ce serait par d'occasionnelles subtilités psychologiques, du moins pour ce qui regarde le personnage de Mélice. L'auteur parvient à le rendre intéressant, à l'émanciper des conventions et stéréotypes: à la fois sentimentale et rouée, généreuse et arriviste, sans que ses hésitations et revirements relèvent d'un dualisme schématique ou d'une théâtralité forcée, elle préfigure les héroïnes de Marivaux par son art de l'intrigue, sa volonté de s'imposer et les méprises où la fait tomber parfois son ambition inquiète et soupçonneuse⁶⁹.

Pour être d'un auteur plus réputé, le *Scanderberg* de Houdar de La Motte, écrit au tout début du siècle⁷⁰, se situe nettement au-dessous du roman de Chevilly et de tout autre récit fictif inspiré de l'histoire de Scanderbeg. Plus que jamais, c'est le souci du divertissement qui prédomine, jusqu'à la plus franche légèreté.

L'œuvre se donne pour une "tragédie lyrique" dont les cinq actes réunis équivalent à peine, quant au nombre de vers, à un seul acte de tragédie classique. Il est vrai que les intermèdes dansés et chantés, à défaut de donner consistance au texte même, allongeaient du moins la durée du spectacle; mais ces falballas et ritournelles annulaient, d'un autre côté, le caractère tragique de la pièce: l'étiquette de "tragédie pour l'opéra" qui lui a été accolée est parfaitement inadéquate. Des cinq éditions et versions connues, la dernière, en particulier, aurait plutôt le privilège d'inaugurer le genre de l'opérette.

En voici, pour illustration, le canevas simpliste: la sultane Roxane

69. Chevilly, *op.cit.*, t. II, pp. 148-150, 207-266 et 319-333.

70. D'après le *Grand dictionnaire universel du XIXème siècle*, de Pierre Larousse, l'édition première date de 1706. L'opéra a été créé le 27 octobre 1735, soit quatre ans après la mort de La Motte (nom que l'on trouve aussi orthographié La Mothe, Lamothe ou Lamotte), et repris en 1763, avec publication à part du livret (Paris, J. B. C. puis Ch. Ballard). La partition musicale, due à Fr. Rebel et Fr. Francœur, fut elle aussi imprimée lors de la création (Paris, Francœur, Vve Boivin et Le Clerc). Entre 1735 et 1763, deux autres éditions du texte de La Motte virent le jour, l'une dans le *Recueil général des opéra [sic] représentés par l'Académie royale de musique depuis son établissement* (Paris, J. M. C. Ballard, 1745, vol. XVI, pp. 145-204), l'autre dans les *Œuvres de Monsieur Houdar de la Motte* (Paris, Prault, 1754, vol. VII, pp. 195-249). L'avis initial de l'édition de 1763 précisait que la pièce reparaisait "avec les changements qui ont été jugés nécessaires". Pour le menu détail des variantes —de la main d'un certain J. L. I. de La Serre— au-delà de 1735, voir Ymer Jaka, *op.cit.*, pp. 250-255.

aime Scanderbeg qui aime la favorite Servilie qui lui rend cet amour et repousse celui d'Amurat. L'amour de Roxane finit par tourner à la haine, sous l'effet de la jalousie: ayant surpris le projet d'évasion de Scanderbeg et de Servilie, elle les trahit auprès d'Amurat. Dans le texte de 1735, le dénouement est à la fois sanglant et lénifiant: tenue d'épouser Amurat, Servilie se tue sous les yeux de son maître et de son amant; celui-ci va pour "se percer" à son tour, mais Amurat, choqué de tant de fureur, prévient son geste fatal en l'apostrophant ainsi:

Arrête .. es-tu content, barbare!
 Je ne puis soutenir ce spectacle d'horreur:
 Loin de moi va pleurer notre commun malheur,
 Que s'il se peut la gloire le répare⁷¹.

L'aspect sanglant s'efface et la mièvrerie s'accentue dans la version de 1763: Amurat finit par se résigner à la loi, rappelée par le Muphti, qui lui interdit d'épouser une chrétienne, désarmé qu'il est par ailleurs devant la commune volonté de Servilie et Scanderbeg de se donner la mort plutôt que de renoncer l'un à l'autre. Se rappelant alors sa dette envers Scanderbeg, il demande pardon de ses persécutions et proclame qu'il n'a pas le cœur à user de moyens barbares pour satisfaire son désir.

Scanderbeg ne se montre pas moins délicat: si dans la première scène, en effet, il parlait de vengeance, il refuse, à la fin, de s'allier à Roxane contre le sultan, la devinant plus soucieuse de nuire à Servilie que de le seconder dans sa cause; surtout, il répugne à user de traîtrise (mais n'en projette pas moins, dans le secret, de fuir avec ladite Servilie!):

Ma haine est généreuse et ne sait point trahir.
 Il (Amurat) commande aux sujets dont je suis né le maître.
 J'ai vu dans son palais mes frères égorgés,
 Mais s'il faut les venger en traître,
 Ils ne seront jamais vengés⁷².

Que voilà un justicier bien respectueux de son bourreau: l'idéal du

71. Houdar de La Motte, *Scanderberg*, acte V, sc. 5.

72. *Ibid.*, acte III, sc. 2.

“cœur sensible” était susceptible de fadeurs plus décevantes encore, on le voit, que celui du “cœur généreux” du siècle précédent, ce passage attestant comme une filiation de l’un à l’autre. Ces assauts de bons sentiments s’expliquent aussi, sans doute, de façon immédiate, par le souci de rehausser l’image du souverain en un spectacle qui devait se donner devant la cour, en présence de la famille royale: “Les changements nécessaires”, annoncés dans l’avis initial, en semblent bien le discret aveu.

Le *Scanderberg* de Paul-Ulric Dubuisson⁷³ est conforme, lui, aux normes de la tragédie néo-classique. Ainsi l’auteur concentre-t-il son action “sous les murs de Croia, capitale de l’Albanie, dans la plaine de Tyranne”, au nom de l’unité de lieu; l’unité de temps étant naturellement inapplicable, il enferme du moins l’action dans la seule année 1450 “qui fut celle où Amurat mourut au siège de Croia”. Hélas, il s’inspire si librement de l’histoire, dont il ose pourtant se réclamer, et joue si mal de la stylisation tragique, que l’on débouche sur une situation tout à fait inepte: une fois encore, l’identité des personnages, leurs faits et gestes, subissent des altérations d’autant plus surprenantes qu’on n’en perçoit guère le profit dramatique.

J’ai donc seulement changé les moyens dont Scanderbeg se servit pour se rétablir sur le trône de ses pères. Dans l’Histoire, ses moyens furent ceux de la ruse et de la perfidie et ne pouvaient fournir aucun intérêt tragique.

Ainsi plaide-t-il sa cause dans une préface dite “mitigée”, comme s’il entendait à la fois s’en prendre à ses détracteurs et tourner la page. Non moins curieusement, il ose affirmer, sur la foi de deux auteurs italiens — non désignés — que

Scanderbeg, étant à la cour d’Amurat, avait eu une intrigue secrète avec une des filles du sultan, et que l’amour qu’il lui conserva, même après être remonté sur son trône, fut la raison du refus qu’il fit longtemps de se marier, malgré les pressantes sollicitations de ses sujets.

73. Paul-Ulric Dubuisson, *Scanderberg*, Bruxelles et Paris, Desenne, 1786.

Aussi a-t-il inventé une Atalide, née d'Amurat et de la fille de "Spon-derg, Despote de Servie", pour en faire l'amante du prince albanais. Le drame politique se corse donc d'une histoire de famille puisque le vil Mahomet, qu'a enfanté la sultane Evamhé, se trouve être le demi-frère d'Atalide.

Pour une raison qui échappe, Scanderbeg apparaît d'abord enchaîné à l'intérieur du camp turc, installé devant la citadelle de Kruja. Assiégés et assiégeants s'accordent cependant pour résoudre le conflit par un combat singulier. Scanderbeg est détaché de ses fers sur les instances d'Atalide, et c'est lui —seconde surprise— qui est choisi pour défendre le parti des Turcs face au vieux Ménalcas (qu'il ne faut pas confondre, apparemment, avec Ménéclas, le gouverneur de la citadelle). Le héros reçoit alors d'Atalide sa fameuse épée. Mais au cours du combat, le vieux Ménalcas réussit à "retourner" Scanderbeg, l'exhortant à choisir la fidélité à son sang et à sa foi première. Ce sentiment est près de l'emporter dans le cœur du fils d'Ivan —le père de Scanderbeg étant ici encore affublé d'un nom slave— sur l'amour d'Atalide. Celle-ci tente cependant une réconciliation, faisant savoir qu'Amurat, son père, est prêt à consentir à l'indépendance de l'Albanie ainsi qu'à l'union de sa fille et de Scanderbeg, pourvu seulement que celui-ci demeure dans la foi musulmane! Après les exhortations de Ménalcas, Scanderbeg a bien besoin de celles de Ménéclas pour tenir bon devant d'aussi intéressantes propositions, et sorties d'une bouche aussi aimable. Fort heureusement, tout rentre dans l'ordre au dénouement, en dépit de la violence qu'y apporte le suicide d'Amurat, resté aux mains des Albanais. Du moins le vieux sultan aura-t-il éprouvé, dans son humiliation, la magnanimité de Scanderbeg. Celui-ci, en effet, ordonne qu'on lui ôte ses fers, au grand dam de Ménéclas. Et si la trahison de Mahomet, trop impatient de lui succéder, désespère Amurat plus encore que la honte d'avoir été fait prisonnier, il a le temps, avant d'expirer, de confier un secret qui sauve l'amour de Scanderbeg et d'Atalide: celle-ci est née de mère chrétienne, dont le vœu le plus cher, bafoué jusqu'à ce jour, était que sa fille soit élevée dans la même foi.

Si la pièce fut un fiasco, la faute n'en retombait pas tout entière, comme le proclame la préface, sur les comédiens et journalistes. Aussi rompus à la déclamation néo-classique et talentueux fussent-ils, les acteurs ne pouvaient donner corps à ce texte frelaté et sans consistance,

irréremédiablement voué à sombrer dans le ridicule au moindre raté de l'interprétation, ou à la moindre erreur de mise en scène. Ce qui arriva. On imagine, en particulier, à travers les indignations même de l'infortuné Dubuisson, le naufrage de la scène du suicide: censé se tuer avec le poignard que Scanderbeg a fait tomber des mains d'Atalide (car elle menaçait pareillement de se donner la mort s'il ne libérait pas son père), le pauvre Amurat ne put s'emparer de l'arme qu'en allant la chercher à tâtons dans le fond obscur de la scène où, malencontreusement, elle s'est trouvée projetée; aussi fallut-il en toute hâte baisser le rideau, tandis qu'un énorme fou rire éclatait dans la salle, suivi du plus beau des charivari.

En dépit d'une évidente continuité en fécondité, donc, ce thème Scanderbeg n'aura pas suscité, dans le domaine de la fiction, d'œuvres majeures, dignes de la stature du héros national albanais. Toutes relèvent d'une littérature de pur divertissement et qui, à ce titre même, ne se hissent pas très haut. Le succès des écrits didactiques fut plus durable, et la large diffusion de l'ensemble du corpus ne laisse pas de conférer au personnage une dimension mythique, celle du dernier croisé des temps anciens, ou premier des temps modernes. On lui devait peut-être le salut de l'Italie, donc du Saint-Siège, et, par là même, du mouvement de la Renaissance. S'ils ne l'ont dit expressément, Lavardin et ses amis l'auront pensé, sans doute, bien avant le Père Duponcet. Seul le roman-essai à caractère polémique d'un mystérieux Stefano Zannowich (ou Stephano Zanowich) dont nous n'avons pu avoir le texte entre les mains (mais dont nulle autre composition, à notre connaissance, n'a imposé le nom), glorifie plus, en Scanderbeg, le champion de la liberté et de l'indépendance de la nation albanaise que le défenseur de la chrétienté⁷⁴. En quoi il porte apparemment la marque du Siècle des lumières.

Les principaux aspects du thème qui viennent et reviennent, d'une œuvre à l'autre, en se combinant parfois, s'énoncent finalement ainsi: le génie militaire du héros, l'honneur perdu et retrouvé du monde chrétien, l'appel du sang qu'aucune force, aucune entreprise de dénaturation ne saurait étouffer, la question du manquement à la fidélité envers le sultan,

74. Stefano Zannowich, *Le Grand Castriotto d'Albanie, histoire*, Francfort, J. J. Kesler, 1779. Au sujet de l'auteur et des rééditions allemandes (en 1781 à Munich puis en 1784 à Francfort), voir les bibliographies de Pétrovitch (p. 99-100) et de Legrand (n° 109, 111, 114, 117 et 133).

les amours du sérail enfin.

Dans la louange du champion de la résistance à l'islam passait aussi, probablement —aux XVIe et XVIIe siècles en particulier— le rappel d'une obligation tacite: les écrivains étaient tenus de justifier, mais aussi de racheter, par la bande, l'entente sinon alliance politico-militaire de la "fille aînée de l'Eglise" et de son roi Très-Christien avec l'empereur des Infidèles. Préludant aux travaux de Turbet-Delof, C. D. Rouillard s'était déjà arrêté sur ce point⁷⁵. Il récapitule les arguments qui, depuis le règne de François 1er, tendaient à légitimer les initiatives françaises: l'obtention d'avantages commerciaux en Méditerranée, la nécessité de contre-carrer les ambitions de l'Espagne et de l'Autriche et la défense, enfin, des intérêts mêmes de la chrétienté, puisque ce faisant la France œuvrait pour la libération de ses sujets retenus captifs en terre mahométane, et surtout pour la sauvegarde des Lieux-Saints. Ces raisons concrètes, liées à des impératifs politiques, n'excluaient pas une visée plus idéaliste, fût-ce pour la forme: à défaut de repartir en croisade, on en cultivait le mythe, comme un projet —ou plutôt un rêve— toujours susceptible d'être réalisé un jour. De fait, ni Lavardin, dans sa dédicace au roi, ni ses amis poètes, dans leurs hommages, ne manquèrent de rappeler le devoir suprême qui incombait à la première nation chrétienne de la terre. Par ailleurs, les troubles et déchirements intérieurs ne faisaient que rehausser l'exemple de Scanderbeg, s'ils ne le chargeaient aussi d'une nuance de

75. C. D. Rouillard, *The Turk in French history (op.cit.)*, pp. 140-165 et 355-363. Particulièrement gênante et navrante, pour bien des esprits, était l'absence des Français à Lépante, puis, quelque cent ans plus tard, au siège de Vienne (1683). Et peut-être le livre de Lavardin (*op.cit.*) fut-il aussi conçu en manière de compensation à cette fâcheuse absence de son pays en la plus glorieuse des victoires que la chrétienté remporta jamais sur l'Empire ottoman, outre le double souci, évoqué plus haut, de profiter d'une publicité toute faite et d'inciter à poursuivre le combat. Sur les accords (capitulations) passés en 1536 entre François 1er et Soliman le Magnifique (et dont nous envisageons ici la répercussion dans les consciences), voir également Michel Mourre, *Dictionnaire encyclopédique d'histoire*, Paris, Bordas, 1986 (nouvelle édition), et Lucien Bély, *La France moderne*, Paris, PUF, 1994, pp. 105 et 107-108. Quant à la réaction de l'Espagne, suivie en France par le parti dévot, voir les seconde et troisième parties (t. 2) de l'inévitable somme de Fernand Braudel, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Paris, Armand Colin, 1985 (sixième édition), ainsi que les thèses respectives d'Asensio Gutierrez, *La France et les Français dans la littérature espagnole, un aspect de la xénophobie en Espagne (1598-1665)*, Atelier de reproduction des thèses, Université de Lille III, 1982 (pp. 305-406 en particulier), et Albert Mas (*op.cit.*, t. I, pp. 17-29).

reproche ou d'exhortation: à travers lui, la noblesse française se voyait sans doute appelée à illustrer sa foi non dans des luttes fratricides, mais contre les ennemis du Christ.

L'élément le plus trouble, le plus caché de la fascination que devait exercer la figure de Scanderbeg, tenait assurément à ce destin qui était échu non pas à une créature anonyme, mais à un homme de la plus haute condition et de la plus grande valeur, d'appartenir successivement à deux mondes étrangers, voire opposés l'un à l'autre. La somme des témoignages rassemblés par Bartolomé et Lucile Bennassar⁷⁶ donne idée du terreau sur lequel les obsessions ou tropes de l'esprit baroque — le sens des ambivalences, de la relativité en même temps qu'un intense besoin de certitude — ont trouvé à s'exercer et à s'alimenter, en un double mouvement de curiosité, sinon d'attraction, et de répulsion à l'égard de l'"autre monde". Les faits rapportés par les deux auteurs⁷⁷ disent à quel point la figure du renégat pouvait tenir du "mutant" aussi bien que du transfuge, non sans attester, simultanément, le caractère inaliénable d'une identité préexistante.

Concouraient donc aux séductions de cette littérature relative à l'univers turco-barbaresque, une réalité de fait — l'affrontement mais aussi les collusions de deux mondes — et les questions d'ontologie inlassablement posées et reposées au fil de l'époque. Aussi le prestige de Scanderbeg et de son épopée se fonde-t-il, en somme, sur ces trois vertus portées à un degré exemplaire: de par ses actes et de par son rang, il fut tout à la fois le plus grand renégat, le plus grand "repenti" de tous les temps, et le plus grand combattant que rencontra jamais l'Islam. Mieux que quiconque, il prouvait et illustrait l'irréductible supériorité de la religion chrétienne, de la grâce ineffaçable et salutaire qu'elle seule confère à ses adeptes.

Tous les textes évoqués ont naturellement fini par tomber dans l'oubli, au fur et à mesure que l'Empire ottoman cessait d'être un épouvantail et qu'on s'éloignait de l'Ancien Régime, mais le thème Scanderbeg s'affaiblit et s'infléchit plus qu'il ne meurt véritablement, au

76. Bartolomé et Lucile Bennassar, *Les Chrétiens d'Allah*, Paris, Perrin, 1989. Voir également François Berriot, "Islam et liberté de conscience à la Renaissance", dans *La Liberté de conscience à la Renaissance* (Actes du colloque de Strasbourg, Bâle, Mulhouse), Genève, Droz, 1991, pp. 173-190.

77. Bartolomé et Lucile Bennassar, *op.cit.*, pp. 308-382 et toute la troisième partie.

long du XIXe siècle. Fût-ce à l'intention d'un public restreint, voire purement scolaire, des lettrés jésuites ont continué d'exalter le héros chrétien⁷⁸, en même temps que paraissaient de nouvelles études historiques, plus sensibles, désormais, aux aspirations patriotiques du prince albanais⁷⁹. Depuis la guerre d'Indépendance grecque (où nombre d'Albanais —certains islamisés— se battirent au côté des Hellènes, tandis que d'autres, par affinité religieuse, prenaient le parti des Turcs), et à la suite de Byron qui, mieux que tout autre voyageur, a témoigné, dans le second livre de son *Childe Harold*, des vertus du peuple et du pays de Scanderbeg, la veine héroïque s'est trouvée quelque peu réactivée dans le sens de l'exaltation patriotique et de l'idéal de liberté. A quoi s'ajoutait, en vertu d'une autre tendance de l'esprit romantique —d'ordre esthétique, celle-là— un plus grand souci de couleur locale. Un homme d'Eglise —l'abbé Guénot— a même su conjuguer tous ces aspects: assez joliment enlevé, son *Scander-bey ou le héros chrétien*⁸⁰ s'inscrit dans la bonne tradition du roman populaire, propre au XIXème siècle. Mais c'est en Albanie, bien sûr, que le héros a connu sa véritable apothéose artistique et littéraire: on ne compte plus les poèmes, sculptures, portraits ou récits qui l'ont exalté, tout au long du XIXe siècle, dans le feu de la Renaissance nationale. Et le mouvement ne s'est pas démenti de

78. B. B. Ashcom (*loc.cit.*) a trouvé trace, en effet, d'une pièce anonyme, jouée à "l'école libre Saint-Joseph" de Poitiers en 1868. On connaît mieux celle de Rogatien Faurès (alias Frère Rogatianus), *Scander-bey ou le héros chrétien* (Paris, H. Gautier, 1891). Citons enfin le *Scanderberg*, tragédie en cinq actes, du libelliste Casimir Pertus (Paris, Rouquette, 1870).

79. Mentionnons seulement le livre de Paganel, *Histoire de Scanderbeg ou Turcs et chrétiens au XVe siècle* (Paris, Didier, 1855), appelé, de toute évidence, par la guerre de Crimée, tout comme l'*Histoire de la Turquie* de Lamartine (Paris, Librairie du *Constitutionnel*, 1854-1855), incluse dans le tome XXIV de ses *Œuvres complètes* (Paris, 1867); le récit qu'a fait le poète des luttes de Scanderbeg contre Mourad II puis Mohamet II, s'y trouve respectivement aux pp. 296-324 et 455-470.

80. Charles Guénot, *Scander-bey ou le héros chrétien*, Paris, Lethielleux, 1862. D'aucuns lui confèrent même, désormais, la nationalité grecque, comme l'atteste ce titre d'un certain Henri-Théodore Barrau: *Skander, nouvelle grecque du quinzième siècle* (Paris, Alexis Eymery, 1825). Une longue osmose historique entre les deux peuples explique aussi, sans doute, cette confusion, outre l'engouement de notre époque romantique pour la Révolution grecque de 1821, et les Grecs eux-mêmes ne manquèrent pas d'exalter, dans leur combat, le héros albanais: voir, à ce sujet, l'étude de Titos P. Iochalas, *Ο Γεώργιος Καστριώτης - Σκευτέρμπης εις την Νεοελληνικήν Ιστοριογραφίαν και Λογοτεχνίαν*, Thessalonique, 1975 (Publications de l'Institut d'Etudes Balkaniques, vol. 151).

nos jours: à preuve *Les Tambours de la pluie*⁸¹, d'Ismaïl Kadaré, l'un des avatars les plus justement célèbres, hors même les frontières du pays, du thème que Marin Barlet, son lointain compatriote, avait inauguré.

Université Jean Monnet, Saint-Etienne
Institut Claude Longeon-Renaissance et Age Classique

81. Ismaïl Kadaré, *Les Tambours de la pluie*, Paris, Hachette, 1972 (épuisé), et Paris, Fayard, 1985. Refusant toutefois le genre du roman historique et toute forme d'hagiographie traditionnelle, Ismaïl Kadaré réduit le personnage à un nom stimulateur et fédérateur, une ombre insaisissable qui mène contre les Turcs une guerre de harcèlement, confortant les assiégés dans leur capacité de résistance.